

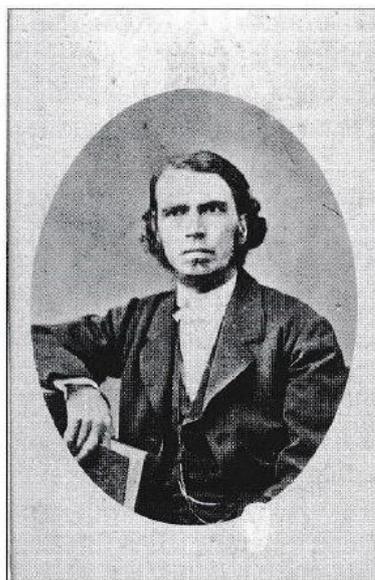
«Déguenillées» et abandonnées

L'ÉCOLE DES FILLES PAUVRES

« Si la petitesse de leur taille, leur apparence chétive montre leurs souffrances passées, elles ont aujourd'hui un air de vie, de gaieté et de bonheur qui rassure et réjouit ».
(Lettre de G. Appia, 1858)

Alors que la conscience des conditions de la population des Vallées était plutôt faible chez les représentants de l'administration ecclésiastique des Vallées, Georges Appia, né en 1827 à Francfort-sur-le-Main où son père Paul était pasteur de l'Église réformée de langue française, issu d'une famille originaire de Saint-Jean, en perçut toute sa gravité.

Le jeune Appia, qui avait grandi dans une ville importante, avec derrière lui un cursus d'études théologiques entre 1845 et 1851 aux universités de Genève, Bonn, Hanau, Paris, Berlin, Strasbourg, avait été frappé par une grave dépression qui s'était traduite par une crise spirituelle qui l'avait empêché de terminer ses études. A l'été 1852, la famille l'avait convaincu de visiter ses lieux d'origine et, en compagnie de son beau-frère, le peintre genevois Gabriel de Beaumont, il était arrivé dans les Vallées, apparemment pour une simple excursion mais en réalité pour ce qui allait s'avérer être le tournant fondamental de son existence. Accueilli par son ami d'enfance David Pellegrin au *Monnet de San Giovanni*, il prit contact avec les pasteurs et les professeurs du Collège de Torre Pellice, qui lui offrirent une chaire à l'École Normale (*Scuola Normale Magistrale*), ouverte ces années-là sur l'impulsion du colonel Beckwith afin de former les régents, c'est-à-dire les enseignants des écoles vaudoises. L'activité de professeur s'avéra être une véritable vocation qui lui permit de sortir de l'état de dépression dans lequel il se trouvait, de compléter ses études en obtenant la licence en théologie à Strasbourg et de demander la consécration comme pasteur vaudois en 1853.



8. Il pastore Georges Appia

Dès les premiers mois de son séjour, Appia visita sans cesse tous les villages, et fut profondément bouleversé par l'état des maisons, des conditions d'hygiène et de la dégradation de l'environnement familial dont les garçons et les filles étaient souvent les premières victimes. Les effets de la famine de 1854 précipitèrent la situation et la sensibilité de Georges Appia se traduisit immédiatement par des appels incessants adressés à ses proches et ses connaissances, qui habitaient des riches villes suisses et allemandes, afin qu'ils envoient de l'argent, sans négliger le don immédiat et continu de tout ce qu'il possédait : une grande partie de son modeste salaire se transformait ainsi en riz, maïs et couvertures, allant même jusqu'à se dévêtir de ses vêtements et de ses chaussures.

Les mots avec lesquels, dans ses lettres, il décrivait les situations qu'il rencontrait de maison en maison avec les voix des enfants semblent encore affligeants aujourd'hui : « Un jour, même pas une bouchée pour calmer la faim ; ma mère a trouvé un morceau de levure et l'a fait frire dans une goutte d'huile de noix, et c'était là notre dîner ». Le maire de Torre Pellice, Antoine Blanc, s'est exclamé lors d'un Synode : « Plus de théories ! Voici une famille de Torre où les enfants se nourrissent d'herbe ! »

Une partie des sommes reçues des bienfaiteurs permit au pasteur Appia de réaliser l'un des projets qu'il cultivait, à savoir un lieu de travail pour les mendiants, la confiant à « une excellente directrice, épouse d'un fermier, habituée à la vie frugale et difficile de nos alpinistes, habile dans le travail de couture, empreinte d'un grand calme et de persévérance qui semblent être les prérogatives des nations de tradition protestante et d'éducation sévère ». Il s'agissait de Susanne Armand Hugon, quarante ans, mariée à Etienne Chauvie, couturière de profession, dont le fils Paul était devenu l'un des meilleurs pasteurs dans le domaine de l'évangélisation, changeant son nom original en celui de Paolo Calvino.

L'école, appelée « de la soupe ou de Monsieur Appia », ouvrait ses portes tous les matins à huit heures et on y apprenait à coudre, filer, tricoter et crocheter, broder, filer et tisser sur un métier à tisser spécialement acheminé. La nouvelle de l'initiative s'était répandue dans les vallées et des cinq ou six premières filles, on atteignit bientôt le nombre de plus de vingt étudiantes, dont certaines venaient de loin ; il était donc devenu nécessaire de trouver des chambres plus spacieuses et de chercher un logement auprès de certaines familles pour les filles qui ne pouvaient pas rentrer le soir. La générosité de deux familles aisées du quartier - celle de son ami David Pellegrin et de son épouse Céline Malan et celle d'Henri Peyrot et de sa jeune épouse Marie Vinçon (dont les activités ont été suivies, des études au Pensionnat au travail en Irlande), permettait d'offrir chaque matin un petit-déjeuner à base de polenta aux étudiantes externes, tandis que pour chacune d'entre elles une soupe était fournie dans les locaux de l'école pendant la pause de midi.

La participation croissante des étudiantes reflétait le nombre de cas difficiles rencontrés quotidiennement par Appia :

Nous grimpons pendant une heure vers la montagne et nous trouvons une petite fille dont les mains maigres racontent son histoire. Sa mère est morte, son père est en France. « Veux-tu venir dans mon école? Nous te donnerons de la nourriture et des leçons » (...). Ainsi je l'ai prise par la main et je l'ai amenée, pieds nus à travers les rochers, chez la maîtresse de l'école.

L'observation des conditions d'analphabétisme dans lesquelles se trouvaient ces filles poussa Appia à intégrer aux leçons bibliques qui ouvraient la journée une éducation élémentaire, impliquant ses élèves de l'École Normale, obtenant de bons résultats grâce à l'intelligence et à l'intérêt des filles : « Ces paysannes sont avides d'instruction [...] les enfants vaudois sont extrêmement intelligents, ils fixent leurs beaux yeux noirs sur ceux qui les instruisent et ils écoutent ».

Le premier emplacement, une pièce de fortune, était dans un état pitoyable :

Une sorte de grenier, sans plancher ni plafond, même sans vitres, mais seulement du papier ou de la paille pour fermer les ouvertures, avec le vent soufflant à travers les pierres du toit. Une sœur de l'écrivain anglais Cobden, Mme Fiers, nous a fourni le matériel pour nous transporter de ce bivouac à un endroit plus approprié, où règnent l'ordre et la propreté de manière à impressionner nos amis.

La description d'Appia faisait référence à la maison située à *Ruata dei Bruni* dans la partie orientale de la ville de Torre, qui a rapidement été délaissée pour une installation dans l'ancien presbytère des Coppiers, loué par le Consistoire en 1859 à la directrice, réparé et agrandi aux frais d'Appia lui-même. Le nombre des

étudiantes avoisinait la soixantaine, âgées de dix à trente ans, provenant de toutes les localités des vallées vaudoises. Les conditions de faiblesse physique des élèves, parmi lesquelles la malnutrition à laquelle s'ajoutait souvent le fait qu'elles attrapaient la tuberculose contractée sur les lieux de travail des frères, les rendaient sensibles à toutes les maladies et beaucoup d'entre elles, malgré le changement des conditions de vie et des soins, mouraient peu de temps après leur entrée à l'école.

Avec l'augmentation des inscriptions, les problèmes économiques s'aggravaient et la générosité des offres en nature données par les habitants des Vallées ne suffisait certainement pas à les résoudre. Des appels fréquents pour récolter des fonds afin de conserver l'école, adressés aux familles de la riche bourgeoisie suisse et française, illustraient les progrès de l'apprentissage des filles et de leur éducation religieuse et se faisaient à travers des circulaires périodiques et des cycles de conférences qu'Appia entreprenait à l'étranger.

Paris 22 Novembre
1858.

Bien-aimés frères & sœurs en Jésus-Christ,

Il y a deux ans, que, vers la même époque, nous avons pris la liberté de solliciter l'intérêt chrétien de quelques amis en faveur d'une Ecole de Filles pauvres, souffreteuses ou délaissées, établie dans les Vallées Vaudoises du Piémont. Deux frères ont bien voulu répondre alors à notre appel, mais les besoins se nuisent sans cesse, et l'hiver surtout les multiplie ainsi que les dépenses. Durant l'année 1857 & 58, nous avons pu travailler sans inquiétude dans le champ que Dieu nous assignait, grâce aux efforts infatigables d'un digne bienfaiteur, M. d'Espine, père, de Genève, grâce aussi à trois dons de 1000 fr., reçus l'un de M. C. à Genève, l'autre de M. B. à Naples, le troisième de M. L. à Paris. Mais maintenant notre caisse est vide, & nous n'avons pas même de quoi suffire pour l'hiver.

Cependant personne ne pourrait se résoudre à supprimer, dans cette saison hivernale, un établissement dans lequel plusieurs de nos enfants seraient à la rue.

Les progrès obtenus durant ces 2 années, ont au reste bien de quoi encourager nos bienfaiteurs. Le logement qu'occupaient précédemment nos enfants, était une sorte de galeta, sans plancher ni plafond, sans vitres même, ayant des ouvertures fermées avec du papier ou de la paille, et few meubles, quelques chers fixés dans le mur et devant de garde-robis, et des couchés informes, sans bois de lit. Le vent soufflait à travers les dalles du toit et faisait péniblement ressentir, à nos enfants, le froid de l'hiver. Tout cela était encore préférable aux écuries où nos petites mendiante se laissent passer la nuit, mais fort insuffisant pour leur santé & leur tenue. Aussi depuis nous, en 1856, trente malades à la fois.

Mais de l'accès du mal est venu le remède. Une sœur de publiciste au, glais Cobden, M. Fies, nous a fourni le moyen de nous transporter de ce premier bureau dans un local plus convenable, où règneront

un ordre

9. Circolare di G. Appia in favore dell'École des Filles pauvres (1856)

Parmi les nombreux bienfaiteurs, les français Louis Vallette, pasteur et beau-frère d'Appia et de la baronne Bartholdi, l'anglaise Eliza Bradshaw, épouse du

général Molyneux-Williams, l'épouse du diplomate suisse Charles Eynard et le genevois Jean-Baptiste d'Espine, ce dernier particulièrement attentif aux problèmes de l'école pour des raisons familiales, se firent remarquer par leur généreuse coopération. Après une première période, en effet, au cours de laquelle la responsabilité des étudiantes avait été confiée à Susanne Chauvie, à partir de 1856 la direction était passée à Joséphine Berio d'Espine, une jeune femme arrivée à Torre Pellice de Turin quelques années plus tôt en compagnie de son mari Alexandre d'Espine, dentiste personnel de Camillo Borghese puis de Vittorio Emanuele I. La Turinoise Joséphine Berio avait été une chanteuse d'opéra appréciée dans les cours européennes, mais une grave maladie de son mari l'avait forcée à abandonner sa carrière et à quitter la capitale savoyarde dans l'espoir de trouver un climat plus favorable dans les vallées. A Torre Pellice, frappés par la prédication d'Appia, les époux avaient suivi un cours d'instruction religieuse et avaient été admis comme membres de l'église vaudoise locale en 1854. Alexandre était décédé quelques mois plus tard et la veuve avait accepté avec joie la demande de s'occuper des petits « chiffons » que son « père spirituel » Georges Appia lui confiait, renonçant d'ailleurs à toute rémunération même si, ayant sacrifié tous ses biens pour les soins de son mari, ses conditions économiques étaient plutôt modestes.

La contribution qu'une femme d'éducation raffinée, cultivée et dotée de compétences musicales, ainsi que d'une foi fervente et d'une attitude maternelle, apporta pendant douze ans à l'École des filles pauvres fut fondamentale pour le progrès des élèves et pour leur destin futur. Aux côtés de Joséphine d'Espine et Susanne Chauvie, restée en service pendant quelques années de plus pour aider, de nombreux collaborateurs bénévoles mirent à disposition leur compétence pour assurer le bon fonctionnement de l'école : en plus des enseignants du Collège pour les cours, de nombreuses dames de Torre, y compris la directrice du Pensionnat Louise Appia, sœur de Georges, Louise Schleicher, épouse du pasteur Barthélemy Malan, Nancy Bert, épouse du professeur Hippolyte Rollier, prirent en charge l'apprentissage pratique des étudiantes. Les conseils et recommandations d'Appia pour le bien-être physique et la croissance morale des étudiantes n'ont pas été épargnés : de l'alimentation, qui ne devrait pas être basée uniquement sur la polenta et les pommes de terre, à la nécessité de renouveler l'air dans la salle d'étude plusieurs fois, à la possibilité de trouver quelqu'un capable d'enseigner des exercices de gymnastique, mais surtout sur la liberté de permettre le développement du caractère et de la volonté individuelle, selon les principes de la pédagogie la plus avancée.

La plupart des filles trouvèrent un emploi à l'étranger comme domestiques auprès de familles liées à l'entourage des Appia et de leurs relations, suivies avec attention et affection par Georges même après son départ des Vallées pour

poursuivre son ministère pastoral à Naples, Palerme, Florence puis à Paris, par des lettres, des visites, des conseils à distance, toujours avec un fort appel à la foi, à l'amour du Christ et aux valeurs morales de fidélité, de modestie et d'assiduité.

Grâce à la correspondance entre Appia et Mme d'Espine, il est possible de connaître les destinations de certaines des filles, envoyées au service principalement en Suisse auprès de familles liées par des liens familiaux ou d'amitié aux Appia; les jeunes femmes, dès qu'elles avaient terminé leur cours de catéchisme et après avoir confirmé, pouvaient ainsi affronter le voyage vers des milieux très différents de ceux qu'elles avaient connus, pour commencer leur vie professionnelle en tant que domestiques. « J'ai été très content de l'impression que nos filles ont faite chez Mme Eynard ! Leur dîner avec 60 personnes m'a donné une certaine satisfaction de papa » écrivit Appia en 1862 dans une lettre à Mme d'Espine, qui se considérait souvent comme une mère pour ces filles.

Au fil des ans, l'économie agricole des vallées s'améliorait progressivement, après les terribles années cinquante ; l'émigration vers l'Amérique du Sud, qui a commencé en 1858, apaisait la pression démographique et les effets de l'émancipation politique commençaient à se traduire par des possibilités d'emploi et des progrès pour la population vaudoise ; de plus, *l'Orphelinat* de Torre Pellice, sous l'administration directe de la Table vaudoise, semblait absorber les cas les plus désespérés, rendant moins nécessaire l'initiative personnelle d'Appia et de ses collaborateurs. Le sort de *l'école des filles pauvres*, en effet, était profondément lié à la sollicitude et à la personnalité du fondateur et de la directrice et prit fin en 1869, un an après la mort de cette dernière, qui eut lieu en mars 1868.

L'école des déguenillées, « des chiffons », créée par Georges Appia, s'inscrivait dans une série d'initiatives en faveur de l'enfance la plus démunie qui avait pris naissance dans le monde anglo-saxon au début de l'industrialisation, d'abord sporadiquement avec des externats dans les grandes villes, puis de manière plus organisée à partir des années quarante du XIXe siècle : les *ragged schools* s'étaient répandues de la capitale du sud de l'Angleterre au nord et en Écosse. En 1844, grâce au patronage d'un membre influent de l'aristocratie, Anthony Ashley-Cooper, septième comte de Shaftesbury et président du *Waldensian Committee of London*, la *Ragged School Union* s'était formée, qui coordonna bientôt plus de deux cents écoles professionnelles, dont certaines sont réservées aux filles. D'autres figures importantes de la période victorienne, comme Charles Dickens, qui écrivit au profit de ces institutions son célèbre « chant de Noël », s'intéressèrent à ces institutions, comprenant leur importance sociale ; dans la seule ville de Londres, entre 1844 et 1881, elles furent fréquentées par environ trois cent mille jeunes. L'une des amies les plus chères de la famille Appia, Harriet Beecher Stowe, auteure du roman *Uncle Tom's Cabin*, décrivit aux lecteurs américains les *ragged schools* qu'elle a visitées à l'occasion de son voyage au Royaume-Uni en 1853.

Une fois de plus, l'influence d'un modèle éducatif à l'anglaise pénétrait le petit monde vaudois, traduit en principe tels que *le travail, droiture, conscience, formation du caractère et du physique* qui offraient des possibilités d'un avenir indépendant à quelques centaines de filles qui semblaient destinées à une vie misérable et sans espoir.

La situation de l'éducation dans les vallées au cours du XIXe siècle reflétait le changement plus large qui affectait les modèles éducatifs et les établissements d'enseignement, qui avait été typique de l'époque précédente : dans la première moitié du siècle, les bases furent posées pour dépasser le système scolaire de l'Ancien Régime, maintenant considéré comme ne convenant plus aux besoins de formation que la société de l'époque exprimait.

Le XIXe siècle vit l'augmentation du nombre des *écoles des filles*, des deux premières établies en 1826 à Val Pellice et dans le Val Chisone, jusqu'aux treize existantes en 1897 dans presque toutes les communautés, vit le succès du projet visant l'enseignement supérieur des jeunes femmes de la classe bourgeoise à travers le Pensionnat, et vit également la tentative d'atténuer les conditions de pauvreté dans lesquelles les filles des familles les plus pauvres se sont retrouvées avec la création de *l'Orphelinat et de l'école de filles pauvres*.

En 1831, le général Beckwith, à propos de l'importance de l'éducation des filles pour l'avenir du monde vaudois, avait écrit sur l'importance de l'éducation des filles :

que de filles élevées dans une religion vraie, sachant lire, écrire, coudre, etc., avec des mœurs irréprochables et des manières agréables, seront une espèce d'enfants miraculeux dans la plaine, et que dans les familles, comme domestiques ou femmes de maris vaudois, elles exerceront [...] une très grande influence sur les progrès de la vérité.

Ces expériences, qui avaient été la réponse vaudoise aux développements des tendances pédagogiques et formatrices au-delà des Alpes et de la Manche, contribuèrent d'une part au renforcement de l'éducation des jeunes femmes et préparèrent d'autre part une génération de jeunes enseignantes qui, appelées dans le domaine de l'évangélisation après l'unité italienne, enseignèrent dans les écoles vaudoises de la péninsule.

En 1911, avec la loi Daneo-Credaro, qui réforma l'enseignement dans le royaume d'Italie en confiant la gestion des écoles élémentaires à l'État et non plus aux municipalités, les *écoles de filles* fermèrent ; quelques années plus tôt, en 1908, l'expérience du *Pensionnat* avait pris fin. Ces changements dépendaient en partie de l'alignement nécessaire des écoles vaudoises sur la politique scolaire italienne qui, depuis 1859, avait défini le déroulement de l'éducation publique, en partie à

partir de l'évolution des conditions sociales et culturelles à l'origine des écoles de filles.

L'expérience d'un lycée de filles fut progressivement abandonnée lorsque les filles de *l'élite* locale, qui voulaient recevoir une éducation supérieure plus détachée de l'apprentissage des emplois domestiques lié à la condition des femmes, purent enfin fréquenter des lycées masculins, tels que des gymnases et des lycées ou des instituts magistraux. Justement au cours de la dernière décennie du siècle commencèrent à apparaître quelques noms de filles dans les listes des étudiants du Collège vaudois et en 1913, avec la réouverture de l'École Normale vaudoise, qui durant sa période de fonctionnement de 1852 à 1883 avait été réservée aux garçons, les classes devinrent mixtes.

Référence de l'article original :

Gabriella Ballesio et Sara Rivoira, *Leggere, Scrivere e cucire, l'istruzione femminile alle Valli valdesi nell'Ottocento*, Claudiana, Torino, febbraio 2013, pp. 29-35.

Traduction en français par Olivier et Elisabeth Pictet.